

# OLYMPIQUE



**COUPES  
D'EUROPE:  
TOUT SUR  
LES QUARTS  
DE FINALE**

**VOICI LE  
BORDEAUX  
NOUVEAU !**

**ZLATKO  
VUJOVIC  
ET TOURÉ**

**NOUVEAU !  
EN CADEAU:  
8 FICHES  
PRÉDÉCOUPÉES**

**LES PLUS  
GRANDS  
CLUBS  
DU MONDE**

# onze



*C'était à Lisbonne  
pour Portugal-Italie :  
la lutte entre deux arrières,  
Cabrin, l'offensif,  
et Veloso, sur ses gardes.*

9

**INTERVIEW**

Albert, prince de Monaco,  
et Thierry, prince du football.

14

**COPA BRASIL**

Les larmes pour Rio,  
la joie pour São Paulo.

20

**CARECA**

Le bonheur simple  
d'une grande vedette.

23

**COUPES D'EUROPE**

Un point complet  
à l'heure des quarts.

26

**BORDEAUX**

L'effectif des Girondins  
sous la loupe de J.-M. Larqué.

34

**TORPEDO**

Les Moscovites affrontent  
Bordeaux en Coupe des Coupes.

**ENCART****8 FICHES**

« Onze » vous présente  
les grands clubs de football.

36

**L'ITALIE**

L'équipe de Vicini réussit bien  
ses éliminatoires de l'Euro 88.

40

**OLYMPIQUES**

Les Bleus à l'heure  
des éliminatoires de Séoul 88.

46

**F COMME...**

Notre rubrique mensuelle  
des échos du football.

48

**ZAMALEK**

Le club du Caire  
est un véritable empire.

56

**ABOUZID**

Francis Huertas vous présente  
le Onze d'Argent africain.

**CRÉDIT PHOTOS**

Michel Barrault : p. 1, 1 (inter.), 3, 13, 24-25, 26 à 33,  
34-35, 36 à 39, 41, 42-43, 46-47, Fiches ;

Gérard Bedeau : p. 9 à 11, 23, 40, 42, 43, 44-45, Fiches ;

Alain de Martignac : p. 1 (Afrique), 14 à 22, 48 à 59,  
64, Fiches ;

Patrick Boutroux (Presse-Sports) : Fiches ;

Michel Damanet : Fiches ;

Allart Blauberger (Voetbal International) : Fiches.

# onze

## SUR MINITEL

### TAPEZ: 3615, CODE D'ACCÈS: ONZE

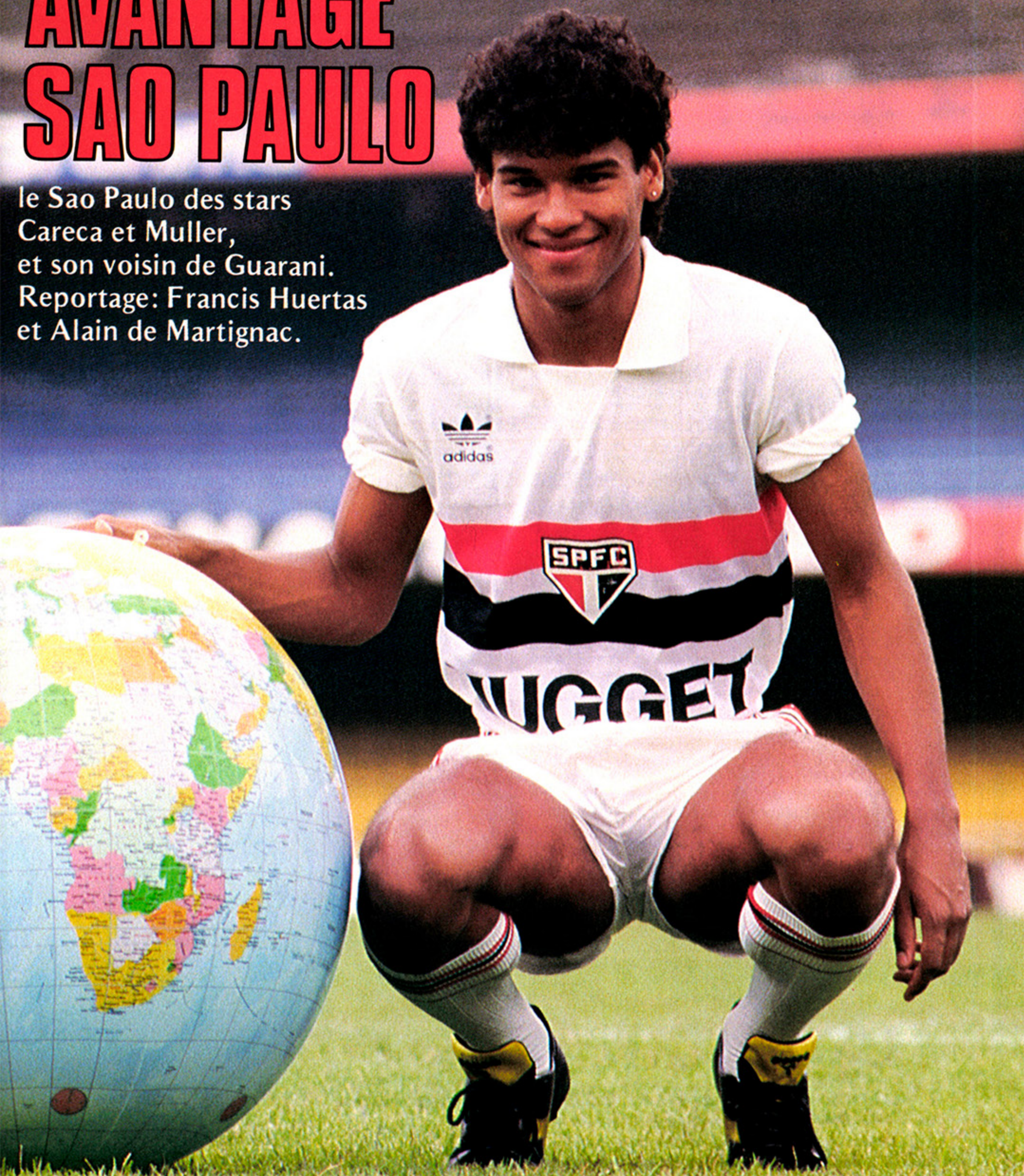
# COPA BRASIL:

On en pleure encore à Rio!  
Ce sont deux équipes  
de l'état de Sao Paulo  
qui ont joué la finale  
du championnat brésilien:

*Deux des plus grandes  
vedettes du football brésilien:  
les deux attaquants  
du Sao Paulo Football Club,  
Careca et Muller.*

# AVANTAGE SAO PAULO

le Sao Paulo des stars  
Careca et Muller,  
et son voisin de Guarani.  
Reportage: Francis Huertas  
et Alain de Martignac.



# RIO DE JANEIRO: STADE MARACANA



**C**ambalacho. Dans le jargon populaire du Brésil, le mot signifie embrouille, combine. On n'en trouve pas de meilleur pour qualifier le championnat national «Copa Brasil 86» qui s'est achevé fin février, avec plus de deux mois de retard, avec les rencontres entre Guarani et le São Paulo F.C. Cambalacho résume la réalité du football brésilien dans son ensemble. Lequel n'est lui-même qu'un miroir de la situation générale du pays.

Derrière les flonflons de la fête, les rythmes effrénés des orchestres de samba animant les tribunes, les «goooooooool» interminables des commentateurs, le folklore des derbys «Fla-Flu», l'intensité des duels entre «Cariocas» et «Paulistes», la beauté artistique du jeu, il y a depuis toujours l'inévitable «Cambalacho». L'embrouille. La combine.

La chose s'explique. Par les particularités géographiques, sociales, politiques de ce pays. Huit millions cinq cent mille kilomètres carrés. Dix-sept fois la France. Cent trente millions d'habitants. Presque autant d'amoureux du ballon rond. Vingt-six États. Des régions déshéritées comme le Nordeste. Des différences sociales énormes qui s'affichent de manière provocante.

Dans ce contexte, le football n'est plus un simple jeu. Il est «la» distraction du peuple. Il est son rêve de promotion sociale. Il est aussi l'arme des politiques quand il s'agit de calmer les populations des régions les plus pauvres. En même temps, il doit composer avec des caractéristiques géographiques impliquant de grandes distances à parcourir. Avec des particularités démographiques débouchant sur l'existence de centaines de clubs «professionnels» dans tout le pays.

Depuis 1980, les autorités fédérales ont mis un terme à l'inflation. Le nombre de participants fut fixé à quarante-quatre. Pour contenter le plus grand nombre en essayant de ne pas tomber dans le ridicule. Il n'a pas bougé depuis, à l'exception de 1984 où seuls quarante et un clubs furent admis. En 1981, le championnat fut baptisé «Taça de Ouro» (Coupe d'Or). Avant de devenir «Copa Brasil» en 1986. Ouf!

Avec quarante-quatre clubs, le championnat brésilien demeure unique en son genre. La moyenne de spectateurs,

America fut le dernier club de Rio  
à parvenir en demi finale. Avec  
Atletico Mineiro, Guarani, São Paulo.



Quart de finale aller,  
au Stade Maracana de Rio:  
les supporters de Fluminense  
affichent des visages tendus  
à l'écoute des transistors.  
Leurs favoris ne pourront  
prendre qu'un petit but  
d'avance avant le match retour.  
Ils savent que les «Paulistes»,  
à l'image du milieu Silas,  
ici face à Leomir,  
seront dangereux chez eux.  
Une prémonition qui s'avèrera juste:  
2 - 0 pour le Sao Paulo FC.

# SÃO PAULO: STADE MORUMBI





*Demi-finale aller  
au Stade Morumbi  
à São Paulo,  
contre America de Rio,  
devant 60 000 spectateurs  
et...Saint Paul lui-même.  
Muller à la lutte  
avec Bene, au premier plan.  
1 - 0 pour São Paulo,  
score confirmé au retour.  
La finale pour le São Paulo FC.*

## Avant même de jouer la finale, Guarani et São Paulo avaient gagné leur place en Copa Libertadores.

qui était de 9 000 en 1979 avec quatre-vingt-quatorze clubs, remonta à 20 000 en 1980 avec quarante-quatre équipes. Elle est redescendue aujourd'hui aux alentours de 12 000. Une érosion spectaculaire. Ce nombre élevé de clubs en première division entraîne également une dispersion des talents qui ne facilite guère la formation des sélections. Il est vrai que la répétition des rencontres ne permet guère à celles-ci de jouer. Un football brésilien dispute en moyenne deux matchs par semaine, onze mois par an. La multiplication des voyages, éprouvants en raison de leur longueur, fait qu'ils ignorent les mots récupération et entraînement. Un exemple : le Grêmio Porto Alegre, lors de la première phase du championnat 86, a joué dix matches en trente jours. Les joueurs de cette équipe ont dû parcourir 16 900 kilomètres !

Ce programme, qui prend des allures de corvée, sature aussi le public. Au Brésil, il n'y a pas de jour sans match. Au stade ou à la télé. Le « torcedor » le plus averti se perd dans les méandres des compétitions, qui se chevauchent, se concurrencent, s'entremêlent. L'overdose.

Pour tenter de mettre de l'ordre dans ce carnaval permanent, le C.B.F. a envisagé de revenir en 1987 à un championnat national plus raisonnable, avec vingt-quatre clubs seulement. Nabi Abi Chedid, député de São Paulo et vice-président de la Fédération, a même émis le souhait d'organiser en 1988 un championnat à seize clubs, calqué sur le modèle italien. Les Brésiliens sourient : vœu pieu ou promesse de politicien ? Le déroulement de la « Copa Brasil 86 », qui devait permettre la sélection des vingt-quatre clubs de la Division I pour 1987, n'a fait qu'accentuer ces doutes. Une fois encore, ce fut le Cambalacho. La confusion. Faut s'accrocher pour y voir clair.

Les quarante-quatre équipes sont entrées en lice début septembre, réparties en quatre groupes de onze. Les six premiers de chaque groupe se qualifiaient pour le second tour. Les quatre meilleurs suivants, tous groupes confondus, étaient aussi repêchés. Et enfin, pour laisser une chance à des clubs de deuxième division, les quatre meilleurs d'un tournoi parallèle réunissant trente-huit équipes en quatre groupes (deux de neuf et deux de dix) étaient aussi qualifiés. Respirez, ça va continuer.

La deuxième phase devait donc débiter avec  $24 + 4 + 4 = 32$  équipes. C'est à partir de là que les incidents commencèrent. Parmi les éliminés de marque, deux clubs : Coritiba, champion 85. Personne ne pleure sur le sort de cette équipe hyper-réaliste, très chanceuse dans sa conquête du titre la saison précédente. Mais l'élimination des « cariocas » de Vasco de Gama ne « passe » pas aussi facilement. Initialement, le club de Roberto « Dinamite » possède assez de points pour être repêché. Mais l'équipe de Joinville (Santa Catarina Sul) qui en compte un de moins, pose une réclamation, à la suite d'un match contre Sergipe. Un joueur de ce club a été convaincu de dopage. Joinville, qui n'a réalisé qu'un nul sur le terrain, remporte le match sur le tapis vert. Et Pedro Lopes, directeur de la C.B.F., et... citoyen de Joinville (!), annonce donc que cette équipe prend la place de Vasco parmi les repêchés. Tollé général à Rio. Le très puissant club Carioca menace de porter l'affaire devant le C.N.D. (Conselho Nacional de Desportos). La C.B.F., du coup, fait machine arrière. Elle requalifie Vasco et évince Portuguesa de São Paulo. Motif bidon : ce club ne paye que 5 % de taxes sur les matches, alors que les autres en reversent 10 % à la C.B.F. Cette fois, panique à São Paulo. Portuguesa s'appuie sur le règlement du C.N.D. : les taxes ne doivent pas dépasser 5 %. La fédération « Pauliste » menace de retirer (suite p. 65)

*Le bonheur familial d'une star:  
avec son épouse, la belle Fatima,  
et le plus jeune, Thiago, quatre mois.  
Suçant son doigt, Aline, trois ans.*





*Quand Careca  
se surpasse,  
les défenses  
trépassent.  
Proverbe de São Paulo!*

# LES BONHEURS DE CARECA



**A vingt-six ans,  
Careca est un  
homme heureux.  
Le buteur du  
São Paulo F.C.  
nous a reçus :  
un type sympa !**

**M**ai 1982. La sélection nationale du Brésil pose ses valises en Espagne. Dans quelques jours, le Mondial va commencer. Parmi les 22 de Têlé Santana, un jeune homme de vingt-deux ans émerveillé par les prémices de la grande aventure : Antonio de Oliveira Filho. Au Brésil, on l'appelle Careca. Il s'est déjà taillé une solide réputation de buteur dans l'équipe de Guarani, club de la ville de Campinas, dans l'état de São Paulo. En Europe, on le connaît à peine. Les spécialistes se souviennent l'avoir vu à Toulon avec les Espoirs en 1981. On sait aussi qu'il a débuté avec les « tri-campeao » en mars, contre la R.F.A., au Maracana.

Pour Santana, Careca est en balance avec Serginho, l'autre avant-centre du groupe. Dans l'esprit des « torcedores », pas de doute : le premier doit être titulaire. Careca, lui, ne se pose pas de question. Il veut gagner sa place. Il se démène à l'entraînement pour convaincre le « tecnico ». Trop. Quatre jours avant le début de l'épreuve, c'est l'accident musculaire. Sa cuisse gauche le lâche. Careca plie

bagage. Pour le remplacer, Santana appellera Roberto « Dinamite », le goleador de Vasco de Gama. Finalement, Serginho jouera. Et sa maladresse fera pleurer tout le Brésil après l'élimination contre l'Italie.

Quatre ans plus tard. Juin 1986. Guadalajara. Le Mondial mexicain. La planète football découvre Careca, auteur de cinq buts. Il est Soulier d'Argent derrière l'Anglais Lineker. Son démarrage, son touché de balle, ses remises (« toque de primeira »), sa technique en mouvement, sa vision du jeu et son opportunisme forcent l'admiration. Le Brésil est de nouveau éliminé avant la finale. Mais Careca est entré dans le cercle des meilleurs joueurs du monde. Les recruteurs italiens traversent l'Atlantique. Naples lui offre un pont d'or. A vingt-six ans, il devient enfin une star. Consécration tardive mais inévitable. Les Brésiliens sont unanimes surtout ceux qui l'ont vu s'éveiller au football, à Araraquara, ville industrielle de 150 000 habitants dans l'état de São Paulo. Antonio de Oliveira Filho est né là le 5 octobre 1960. D'un père maçon et d'une mère élevant déjà un enfant de cinq ans. Au Brésil, quand on vit en milieu ouvrier, on n'échappe pas au football. Surtout quand son géniteur a été lui-même un ailier gauche remarqué dans l'équipe de Ponte Preta Campinas. Antonio touche ses premiers ballons dans la rue. Traditionnel. A sept ans, il est « dente de leite » (pupille) à Colorado Araraquara. Il joue milieu. Mais le buteur sommeille en lui. Un jour, lors d'une rencontre face à Estrela, son équipe gagne 11 à 1. Antonio trompe le gardien d'en face... neuf fois ! Reconnu « craque » local, reste à lui trouver un surnom digne de cette condition. Antonio est en admiration devant un clown appelé « Carequinhas ». Il deviendra Ca-

Dément mais vrai : ses trois enfants

sont nés un jour où il jouait et

à chaque fois, il a marqué un but.

reca. Ce nom l'accompagnera jusqu'à la fin de ses jours. Comme les Pelé, Didi, Vava, Garrincha, Jaïzinho, Tostao ou autres Zico qui l'ont précédé dans ce genre typiquement brésilien.

Avec une quarantaine de buts par saison, le petit Careca ne passe pas inaperçu. Il quitte Colorado pour un club plus important, Benfica, où il sera « amador » (minime) et effectuera ses premiers pas de « juvenil » (cadet puis junior). En 1976, un dénommé Creca, recruteur de Guarani, le dénêche. Careca s'installe à Campinas, à une centaine de kilomètres de la capitale São Paulo. Un an plus tard — il en a alors dix-sept —, il devient professionnel. L'entraîneur local, Ilzo Neri, mène Guarani au titre de champion national en 1978. C'est une énorme surprise. Careca a « flambé ». Début 1979, Neri lui demande de jouer avant-centre. Careca rechigne. Puis il prend goût au poste. Car il marque encore plus souvent.

En 1981, il est logiquement appelé en équipe Espoirs pour le tournoi de Toulon. En 1982, il débute en sélection A. Après la frustration du Mondial 82 raté de peu, Carlos Alberto Parreira succède à Santana et le titularise. Plus tard, le nouveau sélectionneur Edu, qui assure un court intérim, devra se passer de ses services : il est de nouveau blessé. Careca retrouvera sa place avec Evaristo. La conservera au retour de Santana, quelques semaines avec le Mondial 86. Bilan : trente-six matchs et dix-huit buts en sélection A. Plus qu'honorable, car le Brésil ne fit pas toujours honneur au jeu offensif entre les deux Coupe du Monde.

Un talent de buteur que Careca a continué d'affirmer dans son pays avec une désarmante régularité. Transféré de Guarani, club modeste, au prestigieux voisin São Paulo Football Club en 83 (pour près de 300 000 dollars), il marque toujours avec la même facilité. Depuis ses débuts professionnels, il y a neuf ans, il estime avoir inscrit la bagatelle de 400 buts, championnats régionaux, nationaux et matchs amicaux confondus. Soit plus de quarante par saison. Résultat remarquable, même s'il doit être tempéré par le nombre élevé de rencontres (70 par an en moyenne) et la relative faiblesse de certaines oppositions dans le championnat régional pauliste.

Careca et les buts, cela ressemble d'ailleurs à une véritable histoire d'amour. Non content de les inscrire, il se permet de les annoncer. Et comme pour mieux narguer les défenses adverses, il leur donne des noms. L'anecdote est savoureuse, et tellement représentative de la mentalité des footballeurs brésiliens qu'elle mérite d'être contée. Elle commence dans les années 70, quand le Brésil, entre autres trésors, admire un buteur répondant au nom de Dario, et qu'on surnomme « Dada Maravilha ». Pour mieux fêter ses buts, les graver dans les mémoires, « Dada Maravilha » les baptise. Careca, en hommage pour ce joueur qui le fit rêver quand il était gosse, décide d'en faire autant.

Marié très jeune, il est déjà père de trois enfants. Aline, trois ans, vient au monde quelques heures avant un match. Careca annonce un but « Aline ». Le soir, il le marque. Ellen, un an et demi, naît aussi un jour de rencontre. Careca marque un but pour elle. Même chose pour Thiago, cinq mois.

Autre exemple. Il date de février dernier. São Paulo reçoit Fluminense pour un quart de finale retour du championnat national, la « Copa Brasil ». Careca prévient : « Je vais marquer un but Tabaco ». Tabaco est l'un de ces personnages de série télévisée, les fameuses « telenovelas », qui font le délice des Brésiliens. Caractéristique : sa « puissance » physique, qui séduit toutes les femmes. Careca tient promesse. Il qualifie São Paulo en (suite page 64)

Careca  
à la conquête  
du monde.  
En passant,  
disait-on,  
par l'Italie  
pour 87 - 88.  
A Naples ?

**EDIÇÃO E MONTAGEM**  
**MICHAEL SERRA**

**ARQUIVO HISTÓRICO DO**  
**SÃO PAULO FUTEBOL CLUBE**  
**2025**



**ONDE A MOEDA CAI DE PÉ**